

UNE LÉGENDE À LA RUE

De Florence HUIGE



Florence Huige

flohuige@gmail.com

06 63 72 33 05

Dépôt SACD : 000303607



Dans ce récit, la narratrice, Florence, se souvient de sa rencontre avec Sara et de ses conséquences.

Chez elle, plusieurs voix se mêlent :

Celle issue de son observation, la voix de l'observatrice

Sa voix intérieure (*dans la police Times New Roman en italique*)

Celle plus directe quand elle dialogue avec les autres protagonistes

Puis il y a les voix des personnes qu'elle côtoie... (Leur nom est écrit entre-parenthèses avant qu'elles ne parlent.)

Dans la dernière partie de ce récit, une nouvelle voix se fait entendre, celle de la possession par Sara. Elle est indiquée entre-guillemets.

(Rencontre)

(Florence, la narratrice, se souvient.)

- Sorcière !
- Clocharde !
- Crasseuse !

Ces mots me font tourner la tête...

(Elle tourne la tête)

Je vois une femme sans âge, aux cheveux orange vif, encombrée de plusieurs sacs plastiques qui fait face au square d'où sortent les voix enfantines.

(La femme) - « Vous ne savez pas ce que vous dites
Vous ne savez pas à qui vous parlez
Vous êtes des ignorants »

... je crois que c'est ce qu'elle a dit.

Pour toute réponse, la rengaine à tue-tête « Sorcière ! Sorcière ! » et des rires stridents comme cris de victoire ! Puis je les entends s'ébattre, piailler et s'éloigner.

La femme pose ses sacs, épuisée. Elle en tient un seul serré contre elle. Son regard est perdu au loin.

Quelques secondes suffisent parfois pour ancrer un souvenir... Les voix criardes des enfants résonnent encore. J'observe cette femme arrêtée. Elle a posé ses sacs sur le trottoir comme on dépose les armes. Pourquoi en garder un contre elle ?

J'attends.

Ça c'est un des traits qui me caractérise. J'attends de voir. Je n'ai pas d'idée. Juste, je suis postée là. Être en veille. Guetter le signal pour agir.

Elle s'ébranle. Je poursuis mon chemin. Nous ne prenons pas la même direction.

Je ne suis pas seule. Une amie m'accompagne en cette fin d'après-midi, Samia. Nous voulons profiter des derniers rayons de soleil. Nous sommes en automne 2011. Nous parcourons six cents mètres, silencieuses. Le froid se fait plus insidieux. Le cœur n'y est plus. Nous faisons alors le tour du pâté de maison pour revenir sur nos pas et... devant nous, de nouveau, la femme de dos. Elle n'a pratiquement pas bougé.

Samia se précipite vers elle.

Je me doute qu'elle s'en veut de ne pas être intervenue tout à l'heure, d'être restée près de moi sans voix. Elle me dit toujours, au Maroc, on ne passe pas devant un miséreux sans lui donner un peu de réconfort ou du pain... et si on habite à côté, on lui apporte une assiette de couscous. C'est ce que lui a enseigné sa mère.

Je m'avance lentement...

Mon amie se plaint du comportement des jeunes envers leurs aînés. Elle dit à la femme qu'elle-même se sent atteinte par les injures de ces enfants, que tout comme elle, elle se sent impuissante devant leur grossièreté et leur insolence.

J'arrive à leur hauteur. La femme se retourne vivement vers moi, me scrute pendant un long moment, pendant que Samia continue à dissenter. Je lui souris.

Mais au fait... Qu'est-ce qu'on lui veut ? À Paris, on respecte l'anonymat... On n'aborde pas comme ça des personnes dans la rue ! Ça ne se fait pas. Mais là ! D'abord cette fille aux cheveux blonds, bouclés, décolorés, en bleu de travail qui ne cesse de parler... et maintenant, cette femme – moi en l'occurrence – qui arrive nonchalamment et qui sourit. Pourquoi me sourit-elle celle-là ? On ne se connaît pas !

Voilà ce que j'imagine pendant qu'elle me dévisage.

Soudain Samia propose de l'accompagner et de lui porter ses sacs. La femme ne veut pas. Mais Samia ne lâche jamais rien, elle lui prend un sac par surprise et me le tend...

(Samia) - C'est notre route !

Elle se saisit d'un autre.

- On n'habite pas loin. Ce n'est pas un souci.

La femme, déconcertée, s'agrippe au sac qu'elle tient tout contre elle, le plus lourd. Elle refuse catégoriquement de s'en séparer.

Elle veut prendre le bus « la traverse de Charonne ». L'arrêt est à trois cent mètres d'où nous sommes. Samia, tout en se dirigeant vers ce dernier, poursuit sa réflexion sur les manquements de l'éducation.

La femme nous emboîte le pas, puis s'arrête, regarde à droite, à gauche, derrière elle, nous jauge, avance de quelques mètres, s'arrête encore, s'assure de ce qui l'entoure et ainsi de suite.

Chaque fois que la femme me regarde, je souris... *Un pauvre sourire de façade qui se veut encourageant alors qu'au fond de moi une mélancolie, dotée d'une résignation que je connais bien, empoisonne ma pensée. Parce que j'ai une idée toute faite en tête. Les sacs plastiques ! Les sacs plastiques, emblème de notre société de consommation... Dès qu'ils contiennent nos vies, c'est que nous sommes à la rue !*

La femme coupe court à la diatribe de Samia.

(La femme) - Oh ! Si vous saviez par où je suis passée... alors les enfants, oui, c'est désagréable mais ça ne me touche pas plus que ça. Ce sont les hommes, leurs politiques qui sont bien plus terribles...

Bien sûr ! Faut être à côté de la plaque pour incriminer des enfants !

Je remarque ses chaussures à petits talons... usés au bout. *Elles ne sont pas faites pour marcher.* Elle porte une robe et un imper. La tenue est sobre. *Je la trouve empruntée dans sa robe. C'est certainement dû à sa manière de se tenir, bien campée sur ses jambes.*

Essaie-t-elle encore de dissimuler son infortune, de faire bonne figure ? Mais sa tignasse abondante, frisée, orange limite fluo jure. Elle a vraiment raté sa couleur ! C'est ridicule !

C'est ridicule de penser ça. Quand on est au ban de la société, on doit s'en foutre de la gueule qu'on fait.

Depuis combien de temps elle est à la rue ? Ça doit être tout récent...

Je raccroche mon attention à la conversation. Samia s'est lancée dans son sujet de prédilection, la politique internationale ! Elle blâme l'ingérence des occidentaux au Moyen-Orient.

(Samia) - On n'aurait jamais dû aller là-bas. On n'aurait jamais dû tuer Kadhafi...

La femme n'écoute que d'une oreille. Coups d'œil à droite, à gauche. *Je pense que tout ça l'ennuie, qu'elle aimerait prendre la tangente.*

Et Samia de discourir sur la Lybie, l'Iran, l'Irak, l'Afghanistan...

Le silence obstiné de la femme l'oblige à conclure :

(Samia) - Enfin... ! Espérons que ces peuples trouvent la paix...
Inch Allah !

La voilà qui lui parle en arabe. La femme, sur le qui-vive, la défie du regard...

(Samia) - Vous n'êtes pas algérienne ? Vous ne parlez pas arabe ?

(La femme) - Non.

(Samia) - Parce que vous avez un accent...

(La femme) - J'aime votre langue... Comme vous pouvez vous en apercevoir, je m'exprime bien en français.

(Samia) - Excusez-moi, je croyais...

Pour se tirer de ce mauvais pas, Samia me prend à témoin...

(Samia) - D'ailleurs, toi, quand tu es partie en Syrie...

La femme me regarde, intense.

Je souris. *Putain encore ce sourire qui n'en est pas un, qui est seulement mon incapacité à dire ce que je pense. Cela me semble absurde de parler à cette femme de mon voyage... pourtant je raconte mes quelques jours passés en Syrie, en mars 2011, au moment même des premières manifestations à Deraa, celles qui ont déclenché la guerre civile. Je lui fais part de mes doutes, de mes impressi...*

(La femme) - Je sais. Je connais. Mais c'est pire que ça. C'est même pire que tout ce que vous pouvez imaginer... et ce n'est pas fini.

Et ce n'est pas fini ?

La femme plante son regard dans le mien.

(La femme) - Je ne suis pas celle que vous croyez.

Mais qu'est-ce que je crois ? Moi-même, je n'en sais rien. Ça fait longtemps que je ne crois plus. Je regarde seulement. J'imagine parfois.

Là, je vois une femme aux abois dont je ne sais rien et qui me trouble. C'est tout.

Je plonge à mon tour mon regard dans le sien. Ses yeux bruns sont comme un puits où brille tout au fond une lumière. *Un sentiment d'inanité m'inonde. Je me noie. Aussi paradoxale que ça puisse paraître, c'est ce que j'éprouve devant cette femme incandescente.*

(La femme, se défendant) - Je n'ai pas toujours été comme ça.

Je m'en doute. On a tous une vie avant.

(La femme) - Il n'y avait aucune raison qu'on me mette à la porte. Quand vous voulez qu'une personne disparaisse, vous la mettez à la rue et ça suffit. La personne n'a plus de droits, n'a plus d'existence. C'est ce qu'ils ont fait. Ça s'est fait du jour au lendemain. Une fausse excuse.

Je ne sais pas qui « ils » sont mais dans ce « ils », il y a beaucoup de personnes qui agissent dans l'ombre du propriétaire. Cette femme est-elle paranoïaque ?

Si elle est parano, l'était-elle avant de se faire virer de chez elle ou est-ce l'expulsion trop violente qu'elle n'a pas pu supporter ?

(La femme) - J'ai essayé de les attaquer en justice. Mais il n'y a pas de justice. Tout ça, est un simulacre... Je suis allée voir les juges. Je leur ai raconté mon histoire. Ils sont tous corrompus... Non il y en avait un. Il m'a écouté, a été horrifié mais il se savait les mains liés... J'ai bien vu. Il aurait aimé faire quelque chose mais il ne pouvait pas.

Est-ce que ce juge a pris au sérieux cette femme à la chevelure insensée ?

(La femme) - Là, comme vous me voyez, je suis au bout du rouleau mais je vais me reprendre.

Et son regard me transperce.

(La femme) - Vous ne me connaissez pas mais je suis une battante. Sa force de conviction est telle que je stoppe net mes interrogations ! *Qui suis-je pour penser que ce qu'elle me dit est du délire ?*

(La femme, gravement) - Je suis en danger de mort.

Évidemment. Cette femme au bout du rouleau est sur le point de s'écrouler. Son corps sec semble tenir debout grâce un fil, un fil tendu à l'extrême, tressé par sa seule volonté et relié quelque part là-haut dans cet espace infini, inaccessible et mystérieux...

(La femme) - Je suis suivie par les RG.

Ceci explique cela.

Ah non ! Tais-toi ! Écoute !

(La femme) Tous ceux que j'aimais sont morts. Ils les ont tous tués. Ma famille, mes proches...

Encore ce « ils » ! Mais qui sont-ils ? Est-ce que ce sont les mêmes que ceux qui traînent avec le proprio ?

(La femme) - Moi-même, j'ai connu la torture...

Le mot « torture » me tétanise. Un abîme s'ouvre, je perds pied.

- ... mais je suis là, toujours là. (Déclare la femme.)

Oui, elle est bien là, devant moi, déterminée, défiant toutes ces personnes sans nom qui lui mènent une vie d'enfer.

(La femme) - J'ai été torturée. Dans des caves... Vous ne savez pas, vous ne savez rien, il s'en passe des choses. Ce qu'ils m'ont fait dépasse l'imagination. Ils m'ont mutilée. J'ai rencontré vos présidents.

(Samia) - Sarkozy ?

(La femme) - Mais surtout avant lui...

- Chirac... ?

(La femme) - Oui. Et puis encore celui avant lui. J'ai été à l'Elysée... Là-bas aussi, il s'en passe...

Quoi ? Je l'imagine torturée dans une cave de l'Elysée ! C'est n'importe quoi !

(La femme) - Vous voyez ce sac ?

Elle nous montre le sac plastique auquel elle s'accroche.

(La femme) - C'est toute ma vie.

C'est un livre, je veux le publier.

Quand il sortira, ce sera une bombe.

Si vous saviez ce qu'ils préparent...

Tous les grands de ce monde ! Personne ne peut l'imaginer...

Samia abonde en son sens. Elle boit du petit lait. Les propos de cette femme confirment sa théorie du complot. *Ça m'emmerde. Il va falloir encore que je la raisonne pour qu'elle ne sombre pas dans un fatalisme dévastateur.*

On agace la femme. On ne sait rien, on ne comprend rien mais on la ramène !

Moi, je suis obsédée par le manuscrit. Vu l'épaisseur du sac, il y a au moins 1000 pages ! 1000 pages qui racontent ce qu'elle ne nous dit pas.

(La femme) - Je connais l'Elysée, vos présidents... Bruxelles... j'y suis allée là-bas. Je les ai vus ! je suis allée leur parler... Mais bon... Là, j'ai un livre... Je veux trouver un journaliste indépendant, pas un qui travaille pour le système, non un journaliste qui cherche la vérité... Je parle d'exactions, de crimes contre l'humanité... C'est une bombe que j'ai là. J'ai des preuves. Vous savez tous les miens, ceux que j'aimais sont morts... Tous ceux qui m'approchent sont en danger de mort. Alors il faut que ce journaliste n'ait pas peur parce qu'en travaillant sur ce livre, il risque sa vie.

Elle se répète. Peut-être pour nous convaincre, peut-être pour nous mettre en garde... Ça m'est égal, je refuse d'avoir peur.

Nous sommes à l'arrêt de bus. Je consulte les horaires. Le dernier est déjà passé. Son visage se décompose. Elle se méfie de nous, elle inspecte les environs. *Pense-t-elle à un coup monté ?*

(Samia) - Vous allez loin ?

(La femme) - Je vais à Gambetta.

(Samia) - Gambetta, ce n'est pas loin... il y a un autre bus à cinq minutes d'où nous sommes... Je vais vous chercher un petit chariot que j'ai à la maison, (*dit mon amie*). Ce sera plus facile pour porter tous vos sacs. Attendez-moi ici avec Florence.

Samia nous montre le banc public.

(Samia) - Je reviens de suite !

Et avant qu'on n'ait pu riposter, la voilà qui court. Nous la regardons s'éloigner et nous nous asseyons comme elle nous l'a demandé. (*Temps*)

Penchée en avant, la femme balaie du regard la rue, visiblement préoccupée.

- Elle habite vraiment tout à côté. Elle sera de retour rapidement.

(*Silence*)

J'aimerais la questionner mais je n'ose pas. Quand, on se retrouve en présence d'une personne, normalement on discute ! Mais je n'y arrive pas. Mon attitude n'est pas rassurante. Il n'y a rien de pire que le silence pour prêter à l'autre des pensées engendrées par nos peurs.

Elle m'impressionne. Cette femme lutte pour rester debout, pour ne pas disparaître. Et moi ? Quel est mon combat ?

Je suis étonnée de me poser cette question. Mais force est de constater que je me bats seulement pour ma liberté... Seulement ! Et ma liberté est une notion abstraite qui recèle beaucoup de leurre. Avec un tel constat, comment veux-tu entamer une conversation !

J'ai froid. La nuit tombe.

(*Brusquement, la femme demande*)

(La femme) - Et vous ? Qu'est-ce que vous faites ?

- Moi ? Je...

Je n'ai pas du tout envie de parler de moi.

- Je suis comédienne, metteuse en scène et ... j'écris aussi.

Je ne sais pas si j'ai bien fait de lui dire que j'écris. Elle vient de nous dire qu'elle cherche un journaliste pour sortir son livre ; et voilà que je lui annonce que j'écris ! Un peu gros non, pour une personne encline à la paranoïa ? Et si elle me demandait de l'aider à rédiger son livre ?

- J'écris des pièces de théâtre. En ce moment, c'est une comédie dramatique grinçante. Une femme, la cinquantaine, mariée, au chômage, pense retrouver dans la rue son premier amour, devenu SDF. Ça parle d'incommunicabilité...

J'espère une réaction, que l'on brise ce silence, que les non-dits s'expriment... Mais non. Son occupation principale, surveiller la rue, happe toute son attention.

- C'est ma façon de résister. Poser mon regard sur ce qui m'entoure. Ce n'est pas simple, il me faut être sincère avec mes manques. Pour ne pas désespérer, je pratique l'autodérision. En fait, c'est une pièce qui parle de notre impuissance...

La femme détache son regard de la rue. Elle me considère. Longuement. Elle finit par lâcher un « C'est bien » puis retourne à ses pensées.

Je sens son impatience. J'attends aussi. *Mais qu'est-ce qu'elle fait ? Il doit être 20h30, il fait nuit. La rue est déserte. Étrange.*

Enfin ! Samia revient avec un petit charriot métallique plié. Elle lui fait une démonstration comme un bon camelot.

(Samia) - Regardez ! il est léger, pas encombrant. Pour le déplier, c'est simple. Vous faites comme ci comme ça. Et il est résistant ! Moi qui aime chiner, je rapporte souvent des objets lourds à la maison avec.

(La femme) - Je n'en veux pas si vous vous en servez.

Mais mon amie, comme à son habitude n'en fait qu'à sa tête. Elle pose déjà les sacs sur le diable de fortune, trouve le bon équilibre et maintient le tout avec des tendeurs. Elle est volubile, enthousiaste. Devant tant de bonne volonté, la résistance de la femme cède. Elle garde uniquement son précieux manuscrit.

(Samia) - Le bus n'est pas loin. Nous vous accompagnons.

Nous débouchons dans la rue des Pyrénées. L'abribus est là, visible, au prochain carrefour. L'animation de la rue rassérène la femme. Elle ne regarde plus à droite ni à gauche. Pendant que nous marchons, elle ose un sourire. *Elle sait que bientôt, elle sera dans le bus, entourée d'anonymes qui ne se préoccuperont pas d'elle.*

Samia parle encore et encore de politique internationale. La femme nous répète ce qu'elle nous a déjà dit. Nous sommes des ignorantes. Soudain, elle s'arrête.

(La femme) - Vous voyez... je ne sais pas qui est qui.

Elle désigne un homme sur le trottoir d'en face, puis un autre devant nous de dos.

(La femme) - Lui... ou peut-être lui ou lui avec lui, ils sont peut-être là pour moi. Vous-mêmes, je ne sais pas qui vous êtes.

Le bus ne va pas tarder à arriver. Plusieurs personnes attendent. Je crois déceler une reconnaissance dans son regard. *Nous sommes bien ce que nous prétendons être. Nous sommes là par hasard.*

Samia lui demande si elle sait où dormir.

(La femme) - Oui. À Gambetta. Je vous ai dit, je ne suis pas celle que vous croyez...

Elle nous reparle de son manuscrit. Son œil pétille. Elle répète que quand il sortira, ce sera une bombe ! Et le monde entier saura... Dans un an, elle fera la une de tous les journaux. Nous saurons à ce moment-là qui elle est, nous la reconnaitrons. Nous acquiesçons. *Je ne sais pas si j'y crois. Je la trouve naïve, touchante.* Je ne peux pas m'empêcher de la mettre en garde.

- Vous ne devriez pas emporter votre manuscrit partout. Il n'y a pas un endroit où il pourrait être en sécurité ? Des amis ?... Il faudrait aussi le scanner ou en faire une copie.

Il est impensable, délire ou pas, que tous ces feuillets soient disséminés aux quatre vents. Ils contiennent le destin tragique de cette femme.

- Nous ne connaissons pas votre nom...

Elle se raidit.

- Du moins, votre prénom. Quand nous penserons à vous, il nous faudra bien pouvoir vous nommer... Moi c'est Florence.

(Samia) - Et moi, Samia...

(La femme) - Je vous dis ! Dans un an, je ferai la une des journaux et là, vous saurez qui je suis.

- Oui mais en attendant ? comment se souvenir de vous ?

Après un temps de réflexion, elle nous dit tout bas, avec un sourire espiègle :

(La femme) - Sara.

Samia sort un billet de 10 €.

(Sara) - Je vous ai dit de ne pas vous fier aux apparences. Je n'en ai pas besoin

(Samia) - S'il vous plaît... Ce n'est rien, j'aurais tellement aimé vous donner plus. C'est juste pour prendre un café et penser à nous...

(Sara) - Merci.

Le bus est là. La femme monte dedans et disparaît.

(Samia) - On n'aurait pas dû la laisser partir. Cette femme est importante. Tu n'as pas cru à ce qu'elle nous a dit ?

- Je ne sais pas.

Et Samia de s'inquiéter, de se tordre les mains...

(Samia) - Moi, je sais. J'ai un don. Je sens ces choses-là. J'ai peur qu'il ne lui arrive malheur... Je m'en veux. On aurait dû faire quelque chose... Il ne faut raconter à personne cette rencontre. Il faut se taire. Tu m'entends ?

Moi, j'ai envie de rentrer.

II (Révélation)

L'hiver de l'année suivante, le jeudi 10 janvier 2013, je rejoins Samia vers 22h. Elle est pâle, prostrée devant le journal télévisé.

(Samia) - Regarde !

Le journaliste parle d'un triple assassinat au cœur de Paris, quartier de la gare du Nord, au 147 rue Lafayette, dans le 10^{ème} arrondissement, et, derrière lui... le portrait d'une femme rousse, vêtue d'une veste militaire kaki, aux yeux marrons, déterminés.

(Samia) - Tu la reconnais ?

Je ne l'identifie pas encore mais j'amorce un début de réponse malgré moi...

- C'est...

(Samia) - Oui. C'est elle.

Alors je me dis que peut-être c'est elle, plus jeune, les cheveux attachés.

Une voix dans ma tête : « Je suis en danger de mort, tous ceux qui m'approchent risquent leur vie. ».

(Samia, effarée.) - Je te l'avais dit. Je le sentais. Et toi, tu ne me croyais pas. C'est grave ce qui se passe là...

Je me rappelle ses dernières paroles pleines d'espérances. « Dans un an, je ferai la une des journaux, et là vous saurez qui je suis... »

Trois victimes : Sakine Cansiz, Fidan Dogan et Leyla Soleymez.

Si c'est vous, vous vous appelez Sakine Cansiz, mais vous n'êtes plus et je ne sais rien de vous.

Je suis sonnée. Je n'entends plus rien alors je lis. Je lis sur Internet toutes les dépêches qui sortent.

(Elle sort un ordinateur et se met à taper frénétiquement sur le clavier.)

« Sakine Cansiz, 55 ans... » A ce moment-là, je dis « Kansiz. J'apprendrai plus tard que ça se prononce « Tchainzeuz ». « ... était une des fondatrices du PKK, elle était réputée proche d'Abdullah Öcalan, le chef de la rébellion emprisonné depuis 1999 en Turquie. »

Mais qu'est-ce que c'est le PKK ? *(Elle lit)* « Parti des travailleurs du Kurdistan, parti marxiste-léniniste, considéré comme un parti terroriste par la Turquie et l'occident. »

Terroriste !?

Je me souviens. Les deux images se superposent la femme de terrain, la combattante, dont elle s'est réclamée et la femme anonyme dans sa robe toute simple, vêtement inadapté à sa nature ...

« Cette femme aux cheveux teints au henné, tradition anatolienne... » *Là franchement je me sens mal ! Cheveux teints au henné !... Elle a raté sa couleur ! Mais qu'est-ce que je suis conne !*

« ... est née en 1958 dans la province de Tunceli, dans le centre-est de la Turquie. »

J'apprends que dans les années 70, elle fréquente les milieux révolutionnaires, qu'elle se rend à Ankara contre l'avis de sa famille et qu'à partir de ce jour-là, son engagement est total. À 20 ans, avec Abdullah Öcalan et une vingtaine de militants, ils fondent le PKK.

À 21 ans, elle est arrêtée par la police turque pour ses activités politiques, dans la province d'Elazig. Elle est condamnée à 24 ans de prison. Pour avoir parlé Kurde à son deuxième procès, sa peine est rallongée à 76 ans.

Elle est enfermée dans les geôles de Diyarbakir, principale ville du Sud-Est anatolien. La torture y est systématique pour les détenus politiques.

« J'ai été torturée... » Je l'entends nous le dire et nous le redire. « J'ai été torturée ! Vous ne pouvez pas imaginer ce qu'ils m'ont fait... J'ai été mutilée. »

Il serait question d'une ablation des seins...

Je me revois sujette au vertige.... Mais cette fois, je me penche sur la signification obscure de ce mot barbare et je réalise ce que je ne pouvais concevoir. Ces années de torture ont sculpté dans sa chair une nouvelle personnalité. Elles ont forgé son identité... Au lieu de l'anéantir, elle s'est révélée à elle-même.

J'ai la bouche sèche. Je prends une bière. *J'ai peur. Je ne sais pas de quoi. De moi peut-être.* Samia, les yeux rivés sur son portable, laisse les infos de BFM tourner en boucle...

(Florence regarde la télévision)

Est-ce vraiment Elle ?

(Poursuivant la lecture d'articles sur l'ordinateur.) - Samia ! Tu te rappelles le prénom qu'elle nous a donné ?

Elle cherche...

- Ce n'était pas Sara ?

(Samia) - C'est ça ! Pourquoi ?

- Parce que son nom de code de combattante était "Sara"...

À mon insu les pièces d'un puzzle dont je ne connais pas le dessin initial s'assemblent. Il y a trop de coïncidences. Elle lui ressemble tant...

Elle nous a soufflé dans un sourire malicieux, son identité de combattante, un prénom assez répandu pour qu'on ne puisse faire aucun rapprochement avec son identité civile si l'envie nous prenait de faire des recherches avec Google...

En fait, toutes les femmes Kurdes ont grandi en entendant parler de Sakine Cansiz... Comment elle supportait la torture en crachant au visage de ses tortionnaires. Elle est un grand nom. Féministe, son combat a toujours été double, contre la domination masculine et pour les droits des Kurdes. *Mon cœur s'emballe.*

Un rai de lumière me traverse. Je suis passée à côté de cette femme. Je l'ai écoutée et je n'ai rien compris parce que mon esprit n'a pas su dépasser les frontières.

Sakine est née Kurde alévie. Elle a hérité d'une double peine. Si en Turquie, les Kurdes sont rejetés, les alévis sont persécutés.

(En aparté, au Public) L'Alévisme est un courant de l'Islam proche du Soufisme aux croyances panenthéistes. Dieu est partout, en chacun de nous, dans chaque brin d'herbe, dans tout ce qui constitue notre terre, mais également au-delà, dans le cosmos. Aussi chez les Alévis, la femme est l'égale de l'homme.

Est-ce dans cette culture qu'elle a puisé sa volonté, ses convictions, sa liberté d'action ?

Si fin 2011 j'ai rencontré une femme, en 2013 je découvre une légende de la résistance kurde.

Mais dans nos villes, les légendes ont-elles encore leur place ? On aime les raconter, on en invente... Les mots qui bruissent autour de ces figures les subliment mais les isolent aussi. Devant elles, nos vies paraissent dérisoires. La quête qui les anime efface d'un trait nos petits calculs, la force qui les mène nous terrasse. Elles demeurent loin de nous.

C'est ce que j'ai ressenti quand je l'ai rencontrée ?

Je pense à son manuscrit. *Où est-il ? Et si c'était le mobile de ce triple assassinat ?*

Je lis jusqu'au petit matin toutes les infos afférentes à ce crime... Dans un article, on parle d'une valise ouverte avec des affaires bien rangées dedans.

Est-ce celle de Sara, avec son manuscrit à l'intérieur ? Que voulait-elle nous révéler ?

Après trois heures de sommeil, je retourne sur la toile.

La diaspora Kurde dénonce un crime d'état. Certains accusent les RG d'être de mèche puisque Sakine était suivie par leurs services.

Ce soir d'automne 2011, les RG, étaient-ils là ?

Les Kurdes manifestent, crient à qui veut bien les entendre : « Turquie assassin ! Hollande complice ! ». Le premier ministre affirme que l'état français mettra tout en œuvre pour faire toute la lumière sur cette ténébreuse affaire. Il faut laisser les enquêteurs poursuivre leur travail.

Les Turcs, de leurs côtés, soutiennent la thèse d'un règlement de compte au sein du PKK.

Un suspect : Omer Güney, son chauffeur.

Qu'est-ce que je cherche ? Je suis obsédée par ces assassinats. La mort brutale s'invite chez moi et je lui cède la place...

Samia me prie instamment de ne pas parler de cette rencontre. Le soir-même, je me confie à des amis. Certains trouvent l'événement hallucinant, d'autres, butés, ne veulent pas y croire.

Samia fait la gueule. Elle répond seulement. « C'est elle, je le sais. »

On me demande qui sont les Kurdes, je confesse mon ignorance. Personne ne s'en soucie, moi je me morfonds.

À peine rentrée chez moi, je tape Kurdes sur mon clavier d'ordinateur. *Il faut écrire ce mot au pluriel parce qu'ils sont plusieurs en fait... et innombrables. On n'arrive pas à les compter.*

Ils sont entre 36 et 45 millions à travers le monde.

Si on n'est pas à neuf millions près, je me demande ce que vaut la vie d'un Kurde ?

Le Kurdistan est un pays fantôme qui hante quatre états : La Turquie, l'Irak, l'Iran et la Syrie...

Il a existé... sur le papier, le 19 Août 1920, à la signature du traité de Sèvres, au lendemain de la défaite de l'Empire Ottoman. Trois nouveaux pays faisaient leur entrée dans la communauté internationale. Le Kurdistan mais aussi deux autres états, la Syrie et l'Irak, placés respectivement sous le protectorat de la France et de la Grande-Bretagne.

Cependant le colonel Mustapha Kemal Atatürk, du mouvement révolutionnaire nationaliste, refuse de capituler. Il déclare la guerre aux grecs

pour reconquérir certains territoires de l'Anatolie qui leur ont été octroyés en 1920. En 1922, après la victoire de ses troupes, le dernier sultan de l'Empire Ottoman s'exile et la Turquie républicaine voit le jour.

En 1923, à Lausanne, un nouveau traité est signé. Et là, il n'y a plus de Kurdistan, plus de peuple kurde qui tienne...

J'essaie de comprendre l'histoire de ce peuple éclaté sur quatre pays. *Mais quand une histoire n'est pas la nôtre, elle résiste. D'autant plus quand elle est dépourvue de toute humanité* Ce ne sont que répressions sanglantes, humiliations, discriminations depuis un siècle. Les Kurdes se battent pour survivre. Les gouvernements d'Iran, d'Irak, de Syrie et de Turquie les utilisent pour leurs intérêts géopolitiques et régler leurs conflits en échange de vaines promesses. S'ensuivent des guerres fratricides. *Les Kurdes sont de la chair à canon, une infanterie à moindre coût.*

Lors d'un dîner, je tente de partager mes découvertes sur ce peuple oublié de tous...

Mais un adjectif met toujours un point final à mon exposé : Incroyable...

ou

Terrible...

Qu'est-ce qu'ils disent encore ?

Ah ouais ! C'est dur.

Et puis un autre sujet qui fait la une de l'actualité est mis sur la table. Je ravale mes mots.

Est-ce qu'ils ont entendu quand je leur ai dit qu'à partir de 1923, Mustapha Kemal Atatürk a interdit leur langue, leur culture, leurs traditions ? Il leur faut bâillonner leur mémoire, renier leurs origines, désapprendre ce qu'on leur a transmis, les berceuses qu'on leur a chantées, les légendes qu'on leur a racontées, et le mieux, c'est de changer de nom pour disparaître sous le manteau de l'anonymat dans une grande ville. Comment fait-on pour avancer en se tournant le dos ?

Je n'ai pas eu le temps de leur dire que la Turquie, qui a hérité du plus grand territoire du Kurdistan, est en conflit armé depuis 1984 avec le PKK. Villages incendiés, emprisonnements, déportations, exécutions sommaires... Au moins

40000 morts. Là encore, ce ne sont que des approximations, la mort d'un Kurde ne compte pas !

Mes amis sont préoccupés par d'autres choses. Normal. Le boulot, les enfants, ce qu'ils mettent dans leur assiette...

(Samia) - Arrête ! c'est flippant à la fin. Ce n'est pas ton histoire. Je t'avais demandé de te taire.

- L'Histoire appartient à tout le monde... Elle nous constitue.

Samia m'adresse un regard noir, pince sa bouche et s'enferme dans le silence.

Je sais que les paroles alarmistes de Sara résonnent encore chez elle. Elle croit en l'irrationnel, aux djinns. Elle écoute ses peurs. Moi j'ai besoin de comprendre. Du moins chercher. Chercher à comprendre.

Pour la distraire, je lui parle des dernières élections municipales.

- La ville avec laquelle je travaille depuis dix ans a changé de maire. La sécurité est devenue la priorité, ce qui signifie baisse drastique du budget de la culture pour créer une police municipale dans cette commune qui a un des taux de délinquance les plus bas des Yvelines.

J'ai perdu mon principal soutien pour ma prochaine création. C'est bizarre. J'éprouve un sentiment de liberté alors que je suis dans la merde !

Samia m'encourage.

(Samia) - Oublie les Kurdes ! J'ai confiance en toi, tu vas retomber sur tes pieds.

Bien sûr. C'est ce qu'on appelle la loi de la gravité...

Les mois filent... jusqu'au jour où le souvenir de Sara revient en force. Je couche sur le papier cette rencontre qui me paraît désormais surnaturelle. J'en appelle aux souvenirs de Samia. Devant mon désarroi, à contrecœur, elle me laisse fouiller dans sa mémoire. Tout coïncide mais un goût d'inachevé persiste.

Je décide de me rendre à l'institut Kurde. Là-bas, on me parlera de Sakine et Sara retrouvera son identité.

Je suis fébrile comme si je me présentais à un examen. Je me remémore l'origine des Kurdes.

Les Kurdes sont les descendants des mèdes. Après les invasions turco-mongoles, ils ont connu pendant quatre siècles une période de paix et de prospérité. Ils vivaient dans des principautés autonomes, certaines séparées par des milliers de lieues. Chaque tribu féodale avait ses lois, ses règles, ses coutumes. *(Temps)*

Aucune visée expansionniste. Ils cherchent à être ce qu'ils ont toujours été, des hommes et des femmes qui appartiennent à leurs terres, aux plaines et aux montagnes.

J'entre au 106 rue Lafayette. Des brochures, l'annonce d'événements culturels... Je monte au premier étage. Une femme d'un certain âge, avenante, surprise par ma venue, me reçoit dans la bibliothèque. Le silence qui y règne me glace. Elle me demande en quoi elle peut m'aider.

Sincèrement, je ne sais pas si on peut m'aider. Depuis que j'ai reconnu Sara en Sakine, j'ai l'impression que ma vie est pleine de trous par lesquels ma raison s'évapore.

Je bafouille. Elle, elle est factuelle, ne sort pas de son rôle, renseigner les visiteurs sur la culture Kurde. Elle me parle de l'importance de la tradition orale chez les Kurdes. Ce sont les Dengbej – sorte de troubadours – qui sont les dépositaires de leur histoire qu'ils content comme une longue épopée lors de veillées...

Brusquement, je lui raconte ma rencontre et la prie de me parler de Sakine Cansiz...

Elle est gênée.

(La bibliothécaire) - Je ne l'ai jamais rencontrée... je crois que Sakine Cansiz ne jouait plus un grand rôle au sein du PKK. Elle avait peu d'instruction, elle ne devait certainement pas bien parler le français.

Je ne m'attendais pas à cette réponse.

(La bibliothécaire) - Enfin. Je ne connais pas bien le PKK. *(Plus bas)* Vous devriez aller au centre Culturel Kurde qui se trouve rue d'Enghien. C'est à côté. Là-bas, il y a des personnes qui pourraient vous renseigner.

Je note l'adresse.

- Auriez-vous quelques auteurs Kurdes à me conseiller ? Rien de tel pour entrer dans un pays que de lire sa littérature...

De nouveau dans son élément, la femme se détend. Elle me parle des longs poèmes épiques Kurdes, Mem et Zin, sorte de Tristan et Yseult ou bien encore de Mame Alan qui date de la fin du XIVème siècle, histoire d'amour empreinte de merveilleux avec ses péris, ses...

- Excusez-moi ? Vous dites ses...

(La bibliothécaire) - Les péris. Dans nos contes arabo-perses, ce sont des génies féminins qui forcent le destin des hommes et des femmes. Elles sont comme des fées...

- Je vois... Et dans les romans kurdes contemporains ?

J'inscris les titres. « La poursuite de l'ombre », « les sables de Mésopotamie », « le mal du peuple »...

Dans la foulée, je me rends au centre culturel, rue d'Enghien. *Autre ambiance.* Un brouhaha feutré. C'est celui de la cafétéria, des discussions dans les coins, d'une télé allumée, câblée sur une chaîne Kurde... Je me dirige vers le guichet d'informations. J'explique à l'homme de l'accueil ce qui m'amène. Il m'écoute puis parle en kurmandji à son voisin. J'attends. Il téléphone. Toujours en Kurmandji. Après avoir raccroché, il me signifie qu'une personne va arriver. Son français est approximatif. Il reprend aussitôt sa conversation avec son camarade. *Pourquoi faut-il que je pense à ce moment précis aux mises en garde de Samia ? Mon cœur s'affole.*

Le PKK est tout de même considéré comme un parti terroriste ! Je n'ai rien trouvé de signifiant sur la toile mais peut-être n'ai-je pas bien cherché ?

Apparaît une jeune femme, charmante, d'une trentaine d'années. Elle me demande de la suivre. Nous prenons un long couloir. *Je m'éloigne de la sortie. Personne ne sait que je suis là. Merde ! J'aurais dû prévenir que je venais ici.* Je passe devant beaucoup de portes fermées... *Qu'y a-t-il derrière ?*

Enfin, nous arrivons dans une petite pièce austère, sans âme. Elle s'installe derrière un bureau gris métallique. *J'affiche mon sourire, celui de la personne qu'on ne prend pas au sérieux, celui de l'innocente.*

- Je suis comédienne, je voudrais faire un spectacle sur « le peuple Kurde ». Ce serait comme une enquête. Ça commencerait par ce triple-assassinat, il me semble que le chauffeur de Sakine Cansiz est mis en cause...

(La jeune femme) - Oui... mais c'est la Turquie qui est derrière tout ça.

Je me demande si je dois lui parler de Sara. Je gagne du temps.

- Le PKK est classé comme parti terroriste par la Turquie et l'Occident. A-t-il commis des attentats contre les civils, les... ?

C'est con comme question...

(La jeune femme) - L'Europe a placé le PKK comme organisation terroriste pour complaire au gouvernement Turc.

- Oui et puis, le PKK est marxiste-léniniste alors bien sûr en Europe, ça fait désordre !

(La jeune femme) - Non. Ça c'était au début. On voulait l'indépendance du Kurdistan. Aujourd'hui, on milite pour une autonomie élargie. Nous prônons un confédéralisme démocratique. Nous sommes contre l'État-nation et toutes formes de nationalisme. Pour traiter un sujet, voter une décision, tous les groupes sont représentés, les femmes, les minorités ethniques. La femme a une place très importante dans notre parti. L'écologie également.

Il est près d'une heure, la jeune femme n'a plus beaucoup de temps à m'accorder. Avant de la quitter, je lui avoue que je pense avoir rencontrée Sakine Cansiz...

(La jeune femme, tendue) - C'était quand ?

Un doute s'empare de moi.

- Je crois... fin 2011.

Pourquoi veut-elle connaître la date ? Moi, je veux seulement qu'elle me parle de Sara...

(La jeune femme) - Excusez-moi... Vous pouvez m'attendre s'il vous plaît ?

- Oui oui bien sûr.

Elle sort en refermant bien la porte. *Où va-t-elle ? Mais qu'est-ce que je fais là ?* Doucement, je colle mon oreille derrière la porte, je n'entends rien. *Qu'est-ce qui m'a pris ? Je ne pouvais pas me taire. J'aurais dû écouter Samia. Sakine est une icône de leur parti... Et s'ils n'étaient pas étrangers à ce qui lui est arrivé ? Il faut que je me sauve. Je n'ai rien d'une héroïne.*

J'entends des pas ! (Elle retourne vivement à sa place).

Elle entre, l'air grave.

(La jeune femme) - J'ai demandé à une personne... Ce n'est pas elle. Sakine n'était pas à Paris. Elle bougeait beaucoup, elle allait au Kurdistan, en Europe. Et puis Sakine ne parlait pas français.

- Vous la connaissez ?

(La jeune femme) - Non. Je ne l'ai jamais rencontrée. Mais bien sûr, on sait tous qui elle est.

Je n'insiste pas.

Alors qui ai-je croisé dans la rue ? Qui est cette femme à l'aura flamboyante qui ressemble à s'y méprendre à cette légende que l'on nomme Sakine Cansiz ?

Une fois dehors, je téléphone à Samia.

(Samia) - Mais qu'est-ce que tu fais là-bas ? T'es folle ! On peut dire ce qu'on veut, moi je sais, c'est elle !

Elle raccroche. Seule et désœuvrée, je regarde l'agitation de la rue. C'est l'heure du déjeuner, un va-et-vient entre le centre culturel et le resto kurde en face. J'entends les rires, les apostrophes. Plus loin, les klaxons, les bétonneuses... *Depuis le temps que j'habite à Paris, je ne savais même pas que cette portion de la rue d'Enghien était un petit royaume Kurde.*

- Sara, si vous n'êtes pas Sakine, qui êtes-vous ? Parce que c'est vous qui m'avez emmenée ici.

Depuis que je vous ai rencontrée, j'ai l'impression d'errer dans un no man's land où ma raison d'être s'effrite.

Bien.

Qu'est-ce qui m'arrive ?

Ma vie tombe en déliquescence.

- Je m'attache à la vôtre, Sara, malgré moi. Pourquoi ? Êtes-vous une péri ? Un génie féminin de ces contes perses aux pouvoirs extraordinaires ? M'avez-vous jeté un sort, Sara ?

Je rentre chez moi.

Sara m'accompagne.

III

(Possession)

(Nous distinguons l'ombre de Sara.)

Je m'enferme chez moi avec les romans Kurdes.

Sara est blottie dans un coin.

Je m'en fiche, je lis.

- Qu'est-ce que vous voulez, Sara ? Laissez-moi tranquille ! Je ne sais plus qui vous êtes !

Je lis... le sacrifice de soi pour retrouver une identité, l'impossibilité de vivre ses rêves, les exils forcés puis les illusions perdues qui habitent les héros avec au bout du chemin, la mort embusquée.

- Arrêtez de me fixer Sara ! Vous écriviez vous aussi. Vous aviez tout consigné, les lieux, les dates, les preuves... Eh bien ! si vous ne vous étiez pas méfié, si vous nous aviez parlé clairement au lieu de vous répéter... *(Point fixe.)*
Sara ! Vos répétitions ! N'était-ce pas le vocabulaire qui vous faisait défaut pour clarifier votre pensée ? mais oui c'est ça ! Dans une langue étrangère, quand on est pris par une émotion, une urgence, on répète une même phrase, les mêmes mots de toutes les manières possibles pour en extraire leur quintessence...

Sakine est réfugiée politique en France depuis 1998 et elle ne connaît pas un mot de français ?

(Elle reprend son ordinateur.) En ce début d'année 2013, Sakine Cansiz revient de Bruxelles. Un processus de paix doit être discuté entre le gouvernement islamo-conservateur turc d'Erdogan et le PKK. Les armes se taisent, l'espoir renaît, Sakine rentre à Paris pour régler une simple formalité, une modification d'adresse sur son permis de séjour. L'affaire de trois ou quatre jours...

- « Il n'y avait aucune raison qu'on me mette à la porte... »

(Florence, habitée, visionnaire, replonge en 2013)

- Ainsi Sakine, tout comme vous Sara, a dû déménager... Vous avez donc posé vos sacs, vous soufflez enfin et vous baissez la garde pour vous jeter dans la gueule du loup, d'un loup gris.

Les loups gris, en Turquie, appartiennent à la meute ultranationaliste qui hurle à la mort. Mort aux kurdes, aux grecs, aux arméniens aux communistes, aux homosexuels, aux alévis, aux juifs, aux chrétiens... *Et comme dans les contes de notre enfance, le loup se déguise. Celui-là se nomme Omer Güney. Il se dit sympathisant de la cause Kurde. L'association à Villiers-le-Bel l'accueille. Il devient celui qui rend service. L'homme à tout faire. Une personnalité étrange. On dit qu'il est malade. Une tumeur au cerveau.*

- Il vous accompagne ce 9 janvier 2013 à votre rendez-vous avec Fidan et Leyla au centre d'information du Kurdistan, au 147 rue Lafayette. Il vous quitte pour aller chercher dans le coffre de sa vieille Peugeot 308, garée dans un parking souterrain du quartier, son arme à feu, un calibre 7.65. Il remonte sa capuche et revient sur ses pas.

Entre 12h11 et 12H56, le loup est dans l'immeuble.

Vers 1h45 du matin, des militants inquiets découvrent vos corps sans vie, autour de la table basse du salon. Fidan Dogan portait sa doudoune et son écharpe. Elle était prête à sortir. Vous gisiez près de votre valise ouverte... Votre manuscrit s'y trouvait-il ?

- « Tous ceux qui m'approchent sont en danger de mort. »
- Ce n'est peut-être pas vous qui étiez visée, Sara, mais Fidan Dogan, porte-parole du congrès national du Kurdistan. L'assassin a visé sa bouche comme pour la punir de son éloquence.

Entre 12h11 et 12H56, le loup est dans l'immeuble. Quand lui avez-vous ouvert ?

(Temps.)

Quarante-cinq minutes, dix coups de feu tirés en plein jour, chaque balle a atteint sa cible, trois femmes ont été assassinées et dans l'immeuble, personne n'a rien entendu, n'a rien vu.

Seule une caméra de vidéosurveillance a identifié le loup.

(Retour au temps présent.)

Omer Güney corrobore la thèse du gouvernement turc. Il exige qu'on prévienne le consulat de son pays. Les enquêteurs soupçonnent des liens étroits entre le suspect et le service des renseignements turcs.

- Sara, le journaliste affirme que votre mari a été assassiné par le PKK en 1991 ? Vous veniez juste de sortir de prison.
- « Tous ceux que j'aimais sont morts... »

Peut-on encore aimer après avoir été enfermée et torturée pendant douze ans ? Que devient l'amour face aux idées qu'on défend ?

- Aviez-vous revu votre mari avant son assassinat ? Qu'était-il devenu ? Un repentir ? Un déserteur ? Ne croyait-il plus en la lutte armée ?... Sara ? Quel était son crime ? Sara ?

Combien de jeunes Kurdes rejoignent le cœur des montagnes où l'on se bat pour exister ? mais combien sont-ils ceux qui se trompent de combat ? qui agissent par désespoir ? qui meurent sans avoir connu leur premier amour ? Et puis il y a tous ceux qui pensent que seul l'héroïsme parviendra à les réconcilier avec eux-mêmes, à leur redonner une identité.

Quand on n'a pas de vie, qu'importe la mort !

Sara ?

(Florence retourne à son article.) Qu'est-ce que c'est ? un lien. Un diplomate Kurde, Adem Uzun, membre du conseil national du Kurdistan et proche du PKK, a rencontré, dans un palace parisien, fin de l'année 2011, un auteur à succès des années 80, Paul-Loup Sulitzer... afin qu'il écrive un livre !

- Ah non Sara ! Pas ça ! Ne me dites pas que vous vouliez confier votre manuscrit, celui que vous teniez là tout contre votre cœur, à Paul-Loup Sulitzer ? Voyons Sara, Paul-Loup Sulitzer est un homme d'affaires et il vend son nom très cher... Fin de la discussion. Fin de la tractation.

Ensuite, il n'est plus question de livre mais d'une sombre histoire de barbouzes, de renseignements turcs donnés à la police française, d'arrestation arbitraire...

- Avec vous Sara, Paris est devenu le décor d'un film noir. On flingue en plein jour, on emprisonne... Je commence à ressentir votre méfiance. J'ai un goût métallique en bouche comme si une lame menaçait de me trancher la langue.

(Le téléphone sonne.)

- Allo ? Samia ?... Ça me fera du bien de sortir. J'arrive !

(La forte présence de Sara – sonore ou lumineuse- immobilise Florence.)

Laissez-moi passer Sara ! Quand nous étions, Sara, sur ce banc public, nous avons échangé un long regard. Nous avons pris le temps de nous interroger, de nous apprécier en silence. Vous avez déclaré « c'est bien » comme si nous avions scellé un pacte... Mais je ne sais rien de ce pacte. Alors laissez-moi passer.

- « Et ce n'est pas fini. »
- Et ce n'est pas fini ?... La Syrie. La guerre civile s'enlise. Vous l'aviez prédit. La France, La Grande-Bretagne, la Turquie, l'Arabie Saoudite, le Qatar, les Etats-Unis, la Russie... Tous prennent position, tous arment leur conviction.

Où sont les syriennes, les syriens qui m'ont si bien reçue ? Sont-ils morts ? Ont-ils échappé aux armes chimiques, aux crimes de guerre ? Est-ce qu'ils ont pu mettre à l'abri leur famille ? Ont-ils réussi à traverser la Méditerranée, à passer à travers les mailles des barbelés, à contourner les murs qu'on a érigés contre toute raison ? Sont-ils maintenant là dehors attendant qu'on les reçoive ?

(Elle se rappelle des bribes de conversation.)

- Mais on ne peut pas tous les accueillir !
- Ce sont des réfugiés politiques, ils ont des droits !
- Oui mais il y a ceux qui viennent ici parce que chez eux, c'est la misère...
- Et alors ?

Je déteste mon apathie.

- Laissez-moi passer.

Porte de Montreuil. Samia me fait des grands signes.

(Samia) - Ça va ?

- Mmmh.

Samia travaille pour Emmaüs. Elle redonne une seconde vie aux meubles dont on ne veut plus. *Les migrants n'ont pas cette chance.*

(Samia) - Qu'est-ce que tu fais ? Tu bosses ?

Je me garde bien de parler de Sara.

- Je pense à mon voyage en Syrie, aux hommes, aux femmes à leur élégance, leur raffinement.

Les femmes sortaient tête nue, fumaient, conduisaient, étudiaient. Dans les médias, je ne vois que des femmes voilées. Je ne reconnais plus les syriennes.

J'ai la nostalgie de cet aperçu enchanteur d'Alep, de Palmyre, de Damas...

- Cette année-là, j'ai vu moins de misère dans les rues de Damas qu'à Paris.

Je me souviens d'une jeune syrienne, blonde, chrétienne... Quel est son prénom déjà ? Pour elle, tant que Bachar El Assad serait au pouvoir, les différentes confessions religieuses seraient respectées...

- « Mais pas les Kurdes » (*souffle Sara*).

- Non pas les Kurdes !

(Samia, stupéfaite) - Tu es encore avec les Kurdes ? mais qu'est-ce que tu fous ?

- Quand j'étais là-bas, personne ne m'a parlé des Kurdes du Nord de la Syrie. On leur a tout pris, leurs biens, leurs terres... jusqu'à leur existence. Depuis 1966, ils sont apatrides...

(Samia) - Qu'est-ce que tu prends ?

- Pardon ?

(Samia) - Moi ce sera un hamburger avec des frites.

Samia me parle de l'atelier qu'elle a trouvé banlieue ouest. Elle quitte Paris pour se consacrer à ses lampes. *Samia aime éclairer le monde. Moi obsessionnelle, je me complais dans l'obscurité.*

Samia déménage. Sara s'installe à demeure chez moi.

- Sara, ce n'est plus possible ! Votre monde est plein de morts, de combats, de trahisons. Le mien, plein d'illusions, de confort, d'indignation...

Qu'est-ce qui nous arrive ? Qu'est-ce qui se passe ?

Des attentats dans le sud de la France, à Paris, Rouen, Nice, contre des militaires en permission, des juifs, Charlie, la jeunesse... *(Elle ferme son ordinateur.)* À l'aveugle. L'état d'urgence est décrété, nos libertés amputées au nom de la sécurité.

- « Si vous saviez ce qu'ils préparent tous les grands de ce monde, personne ne peut l'imaginer ».

(Florence crie.) Non ! Sara ! Je ne sais pas ! Je ne sais rien !

Je regarde les factures qui traînent sur mon bureau ! Je vérifie les dates d'échéance. *(Elle souffle.)* Non. Je ne flippe pas. Je suis autocentrée. C'est automatique. Le programme s'enclenche. Jouir de la vie tant qu'il en est encore temps.

(Elle fait un selfie et sourit à son smartphone puis scrolle sans entrain sur son portable.)

- Je suis Charlie, je suis américaine, anglaise, suédoise, belge, nigériane... Je ne suis pas Kurde. En fait, je ne sais pas qui je suis mais je m'en fous.

Je suis dans l'évitement. Depuis combien de temps ?

- « Je suis une battante. »
- Super...
- « Je suis une battante. »

- Sara ! les Kurdes font la une ! Ils ont mis en déroute Daesh ! Les peshmergas, les bataillons kurdes de Syrie... Des femmes comme vous portent les fusils d'assaut comme d'autres les escarpins et les tailleurs Channel.

Sara, c'est quoi ce sourire ? Qu'est-ce que j'ai ?

- Mes traits sont un peu tirés. Mais j'ai maigri, c'est bien.

- « Ce sont les hommes, leurs politiques qui sont bien plus terribles... »

Moins on pèse, mieux on est. Nous surveiller toujours pour plaire. Ne pas sortir du cadre.

(Elle rit. Tourne sur elle-même)

- Moi, je cherche ma liberté... Vous, vous libérez les femmes Kurdes ! Pour elles, vous créez des groupes de parole loin de toute injonction masculine et l'armée des femmes. Jin, jiyar, azadi. Femme, Vie, Liberté. Vous voulez bannir la peur qui les consume, leur ouvrir le monde des possibles. Vous leur apprenez à se défendre.

C'est à la femme de libérer la femme.

Ne plus tourner la tête de l'autre côté, ne plus minimiser... Être là. Fièr et inébranlable.

Sara... Il n'y a pas de hasard. C'était écrit... D'ailleurs votre autobiographie a été publiée en trois volumes. En langue Kurde. « Toute ma vie a été une lutte ».

À force de vous fréquenter, je deviendrais presque croyante. Oui. Si on reconnaissait chaque être qui nous entoure comme une part de nous-même, l'humanité s'éveillerait peut-être. C'est Aléviste comme pensée, non ? Si Dieu est partout... s'il est en moi, en vous, c'est que j'ai une part de vous en moi et vous avez une part de moi.

Vous avez fait de moi un passage de témoin.

J'étais persévérante, aujourd'hui je suis déterminée. À aller au bout de cette histoire. Même si je suis à l'ouest, je vois clair. Je dois oublier mes intérêts pour que vous existiez...

(Elle arrête de tourner.)

Il est temps. *(La présence de Sara disparaît.)*

(Florence se dirige vers les spectateurs. Elle s'adresse directement à eux. Le public se retrouve lui aussi dans la lumière.)

On a assassiné Sakine Cansiz, Fidan Dogan, et Leyla Soylemez pour saborder encore une fois les négociations entreprises entre le leader du PKK et le gouvernement turc, provoquer l'indignation des Kurdes, semer le chaos dans leur communauté. Ça n'a pas eu l'effet escompté. Les Kurdes aspirent à la paix et font confiance à la justice française.

Mais « il n'y a pas de justice... »

Omer Güney est mort à l'hôpital d'une légionellose un mois avant son procès, en décembre 2016. Affaire classée. En 2019, l'instruction a été rouverte pour identifier les commanditaires de cette tuerie.

(Silence.)

Ce n'est pas fini.

Sous prétexte de défendre ses frontières contre des terroristes, la Turquie bombarde Afrin et envahit le Rojava ! Le Rojava est la région Kurde au Nord de la Syrie. Ses habitants sont ceux qui ont vaincu DAESH, ceux dont on saluait le courage.

Leur crime ? Avoir déclaré cette région autonome, s'être doté d'un contrat social pour fonder sur ces terres ravagées une démocratie égalitaire, paritaire, respectueuse des droits de l'homme, de la femme et de toutes les minorités dans un Moyen-Orient dévasté. Une politique où l'écologie est au centre des réflexions.

Est-ce que nos politiques reconnaissent un peuple au prorata de ses morts ? Il en faut alors combien 10 000, 50 000, 100 000 ?... Ah c'est vrai les Kurdes sont trente-cinq millions au moins ! Alors 1, 2 millions ?

Je pars manifester contre les bombardements turcs sur Afrin, place de la République. Ils sont là, ceux que personne ne voit, n'entend. Combien sont-ils ? 3000, 5000, 10000, plus ? Les Kurdes sont seuls. Je rejoins le cœur du cortège. Quelques coups d'œil dans ma direction. Puis plus rien. Je deviens comme eux, invisible. Nous défilons dans la plus grande indifférence. L'humanité disparaît avec notre indifférence.

Et l'histoire balbutie. La Turquie renouvelle son offensive contre le Rojava. L'Europe condamne cette action unilatérale, elle craint la résurgence de djihadistes dans cette région. Le gouvernement turc n'en a que faire, il menace d'ouvrir ses frontières à tous ses réfugiés. Toujours le même chantage. La vie des Kurdes n'entre pas dans les négociations. Des hommes, des femmes, des enfants pour solde de tout compte.

Temps.

Je m'arrête. *(La lumière du public baisse progressivement)*

Je suis arrêtée comme cette femme aux cheveux orange, le regard perdu au loin... Vers ces montagnes qui veillent désormais sur Sakine Cansiz, inhumée dans sa terre natale, à Dersim.

- Vous ne savez pas ce que vous dites
Vous ne savez pas à qui vous parlez
Vous êtes des ignorants.

(La femme redit ces trois dernières phrases en kurmandji.)

- Hûn nizanin hûn çî dibêjin !
Hûn nizanin hûn bi kê re dipeyivin
Hûn tishtik nizanin

FIN

Dépôt SACD : 000303607